

LES ANGLAIS ATTAQUENT SUR 10 KILOMETRES ET PROGRESSENT

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2524. — 10 centimes.

"Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport." — NAPOLEON.

Samedi
13
OCTOBRE
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 0273 - 0275 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France... 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger... 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B^d des Italiens. Tél. : Cent. 80-88
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR

DEUX DE NOS "AS" DE BOMBARDEMENT QUI SE SONT DISTINGUÉS LE MULTIMILLIONNAIRE HEARST



L'ADJUDANT AVIATEUR MARTIN

En représailles du récent bombardement de plusieurs villes françaises par des avions ennemis, l'adjudant aviateur Martin a lancé 100 kilos d'explosifs sur Coblenz.



L'ADJUDANT AVIATEUR DURAND

Cependant que l'adjudant Martin accomplissait son exploit au-dessus de Coblenz, l'adjudant Durand jetait sur Francfort des bombes qui causèrent de graves dégâts.

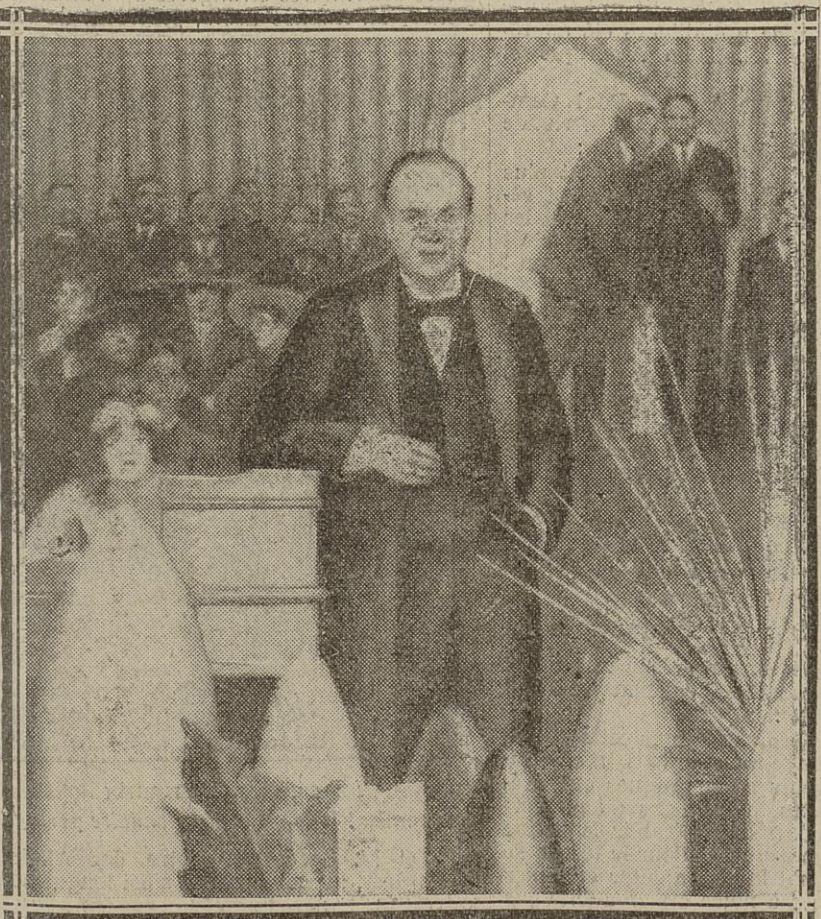
DES DÉPUTÉS DU REICHSTAG SUR LE FRONT OCCIDENTAL



LES PARLEMENTAIRES CAUSENT AVEC LE GÉNÉRAL GALLWITZ DANS UN CAMP D'AVIATION

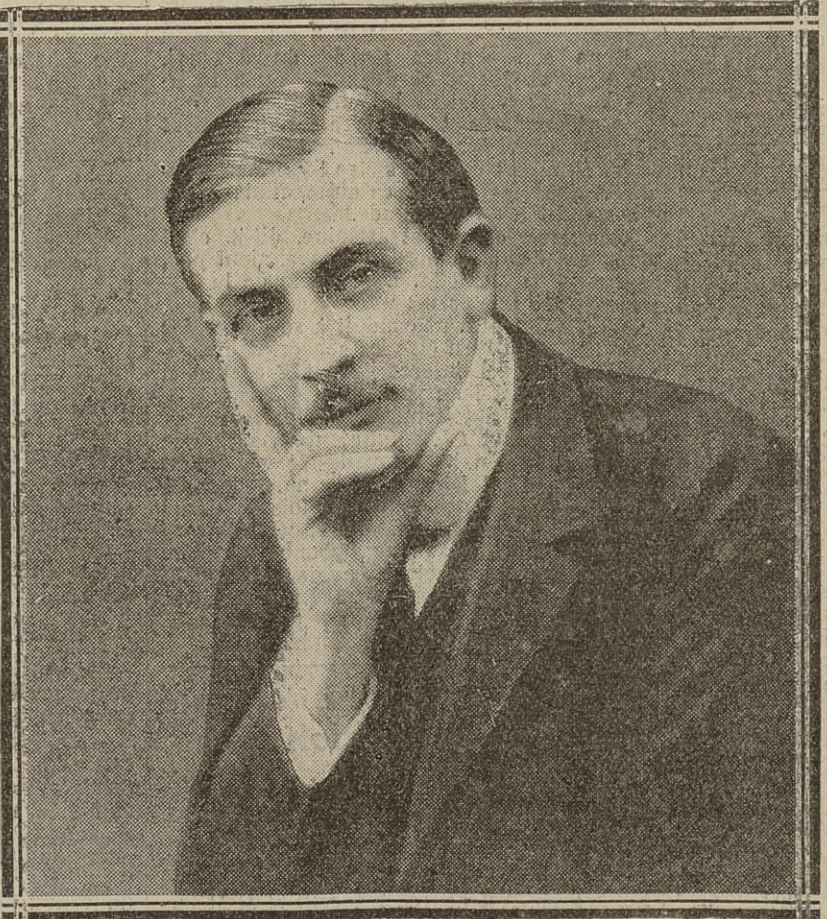
Cette délégation vient de visiter le front. Voici, avec le général Gallwitz (1) : Kaempf (2), président du Reichstag; David (3), socialiste démocrate; Trimborn-Köln (4), du centre; List (5), national-libéral; von Heydebrand (6), conservateur; Schultz-Bromberg (7), fraction allemande; Fischbeck (8), socialiste; Jungheim (9), conseiller intime.

M. CHURCHILL DISCOURT VON KUHLMANN RÉPLIQUE



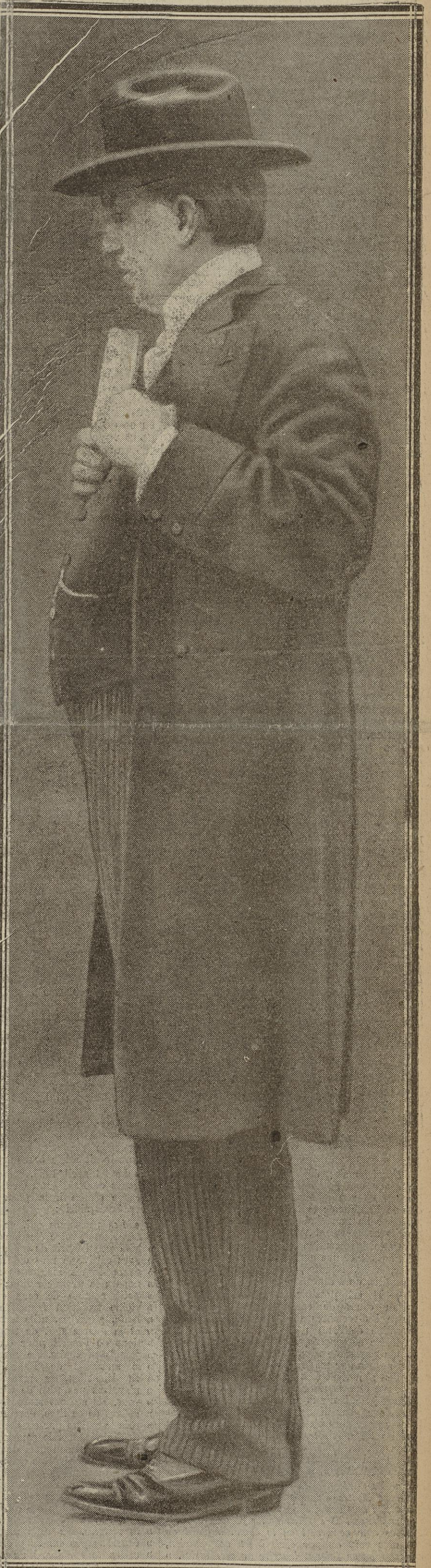
IL PARLE AUX OUVRIERS DES MUNITIONS

Dans un discours aux ouvriers d'une fabrique de munitions, M. W. Churchill proclama qu'un des buts de guerre que se proposaient tout particulièrement les Alliés était le retour de l'Alsace-Lorraine à la France.



IL A PRONONCÉ LE FAMEUX « JAMAIS »

Au discours de M. Churchill, le secrétaire d'État aux Affaires étrangères, M. von Kuhlmann, a répondu que jamais l'Allemagne ne rendrait l'Alsace-Lorraine. C'est là un "jamais!" qui fait du bruit dans le monde.

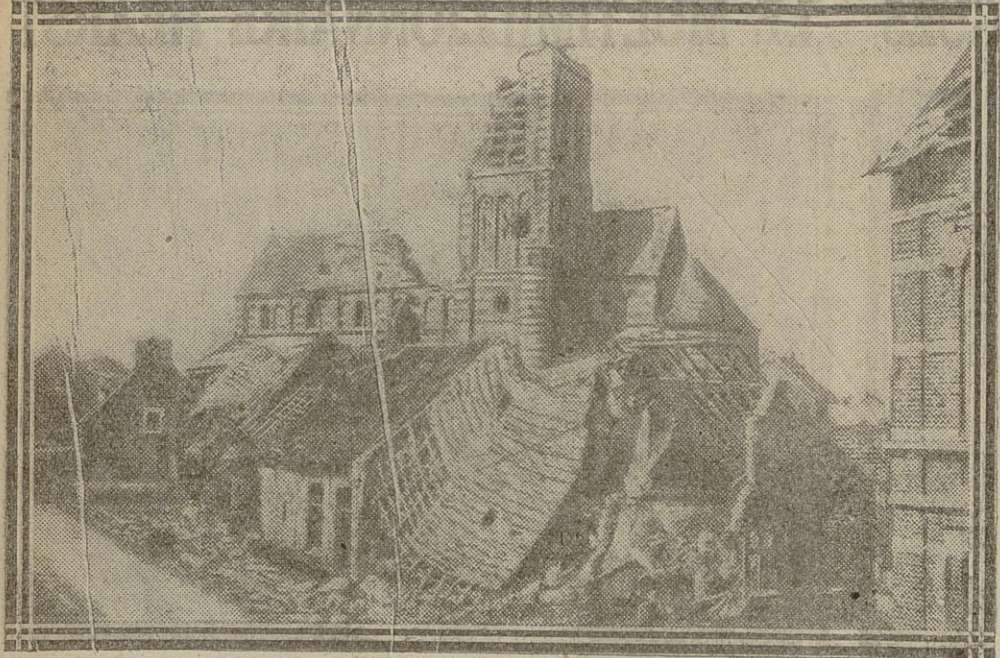


LE PROPRIÉTAIRE DU "NEW-YORK AMERICAN"

Possesseur de nombreux journaux et publications et d'un trust de cinéma, il a mis, jusqu'à l'entrée en guerre de l'Amérique, son influence au service de la propagande germanophile et pacifiste. Il reçut Bolo à New-York.

ENCORE UNE POUSSÉE VICTORIEUSE DES ANGLAIS AU NORD-EST D'YPRES

Nos alliés attaquent avec un succès complet sur un front de 10 kilomètres, dépassent Poelcapelle, regagnent les abords de Passchendaele, et atteignent tous leurs objectifs.



L'ÉGLISE DE PASSCHENDEALE EN RUINES
La lutte est toujours vive aux abords du village de Passchendaele, dont nos alliés ont atteint les lisières et où ils se maintiennent, malgré de formidables contre-attaques allemandes.

Les troupes britanniques ont exécuté hier, avec un succès complet, une nouvelle attaque au nord-est d'Ypres. Cette attaque s'est étendue sur un front de 10 kilomètres, depuis Poelcapelle jusqu'aux abords de Bevelaere, alors que la dernière contre-attaque de l'ennemi ne portait que sur 1.800 mètres environ au sud de Passchendaele.

Cette contre-attaque avait refoulé nos alliés depuis les lisières de Passchendaele jusqu'à la voie ferrée de Roulers, ce qui fait environ 500 mètres en profondeur. Ce terrain a été repris dès le début de l'action d'hier, en même temps que d'autres avantages étaient remportés de part et d'autre, notamment à l'aile gauche, où le village de Poelcapelle a été largement dépassé.

Comme les précédentes, cette opération avait des objectifs exactement définis, qui ont tous été atteints. On remarquera que la bataille des Flandres se développe par poussées successives, ce qui est la règle de la guerre de positions, mais que ces poussées, au lieu de diminuer en étendue et de laisser entre elles des intervalles de temps de plus en plus considérables, deviennent de plus en plus énergiques et de plus en plus fréquentes.

Les avantages d'une telle méthode sont évidents. L'adversaire n'a pas le temps de se reformer sur les positions de repli ni d'y relever ses unités décimées. La résistance lui devient de plus en plus difficile, et son épuisement commence à se trahir par des symptômes indéniables, qui sont le nombre croissant des prisonniers et l'abandon de positions dont la chute met en danger toute la ligne allemande en Flandre.

Si donc un procédé de combat aussi efficace n'a pas été employé plus tôt, c'est que certaines difficultés matérielles s'y opposaient. Si on l'emploie aujourd'hui, c'est que ces difficultés n'existent plus pour nos armées. On conçoit qu'il nous soit impossible d'entrer ici dans le détail ; mais nous pouvons indiquer la nature du problème. Il s'agissait d'obtenir que l'infanterie fût constamment

accompagnée par l'artillerie, ou, plus exactement, qu'elle fût constamment protégée par ses feux.

Après de longs tâtonnements et d'attentives études, ce problème peut aujourd'hui être considéré comme résolu en ce qui nous concerne. C'est pourquoi nous voyons l'armée britannique poursuivre implacablement son avance, sans se laisser arrêter ni par les intempéries, ni, comme il arrivait précédemment, par



cette avance même qui laissait l'artillerie en arrière et obligeait les troupes victorieuses à l'attendre, sous le feu meurtrier de l'artillerie adverse.

La bataille des Flandres n'est donc pas importante seulement par ses conséquences stratégiques, qui sont considérables et ne tarderont pas à se manifester, mais aussi par la preuve qu'elle donne d'une supériorité de moyens désormais acquise, et qui ne pourra que grandir. A ces deux points de vue, c'est une des opérations les plus significatives de cette guerre, et il est fort possible qu'elle apparaisse bientôt comme décisive.

Jean VILLARS.

LE MARÉCHAL JOFFRE DOIT-IL FAIRE PARTIE DE L'ACADÉMIE ?

L'avis de Renan

Excelsior s'est déjà fait l'écho du bruit qui a couru que l'Académie française, en témoignage de son admiration pour le vainqueur de la bataille de la Marne, aurait l'intention d'offrir au maréchal Joffre l'un des dix fauteuils actuellement vacants.

Cette information est-elle réellement fondée ? C'est ce que nous sommes allés demander, hier, à M. Regnier, chef du secrétariat de l'Institut de France.

Il est possible, nous a-t-il répondu, qu'au cours de conversations particulières entre les membres de l'Académie il ait été question de l'entrée du maréchal au sein de l'illustre compagnie. En tout cas, je n'ai entendu parler de rien. Tout ce que je sais, je l'ai appris par les journaux. De toutes façons, si l'on s'en tient aux traditions, pour être élu il faut être candidat. Depuis la création de l'Académie, il n'y a, à ma connaissance, aucun précédent sur lequel il soit possible de se baser pour élire d'office un académicien. Il est vrai qu'il n'existe pas, à ce sujet, de règle bien stricte. Toutefois, dans l'« Ordonnance » du Roi concernant la nouvelle organisation de l'Institut, il est écrit :

« Les prétendants aux places vacantes seront invités à se dispenser de faire aucune visite aux académiciens pour solliciter leurs suffrages. Il suffira qu'ils fassent connaître leur vote, soit en le communiquant de vive voix ou par écrit à un académicien, soit en se faisant inscrire au secrétariat. »

Pour pouvoir être élu il faut donc, tout au moins, en exprimer le désir.

« C'est d'ailleurs ce que disait fort bien Ferdinand Brunetière au début de son discours de réception, le 15 février 1894 : « Je ne m'annoncerai donc pas de moi-même, mais, puisqu'il ne s'y voit point sans l'avoir demandé. »

Le maréchal Joffre fera-t-il acte de can-

didat ? Se présentera-t-il ou bien le présentera-t-on ?

« Pour qui connaît sa grande modestie, la réponse ne fait aucun doute. Il ne recherchera pas ce nouvel honneur que son passé, tout militaire, ne lui eût pas permis d'ambitionner.

« Au reste, en l'appelant à siéger sous la coupole, c'est au soldat et non à l'écrivain que l'Académie rendrait hommage. Ce faisant, elle resterait fidèle à ses traditions.

« Le 23 avril 1885, Renan, répondant au discours de Ferdinand de Lesseps, qui venait prendre séance à la place d'Henri Martin, s'exprimait ainsi :

« Les personnes qui, un moment, ont été surprises de votre élection connaissent donc bien peu l'esprit de notre compagnie. Vous avez cultivé le plus difficile des genres, un genre depuis longtemps abandonné parmi nous : la grande action ; vous avez été le petit nombre de ceux qui ont gardé la vieille tradition française de la vie brillante, glorieuse, utile à tous. La politique et la guerre sont de trop hautes applications de l'esprit pour que nous les ayons jamais négligées. Le maréchal de Villars, le maréchal de Belle-Isle, le maréchal de Richelieu, le maréchal de Beauvau n'avaient pas plus de titres littéraires que vous. Ils avaient remporté des victoires. A défaut de ce titre, devenu rare, nous avons pris le maître par excellence en fait de difficulté vaincue, le joueur hardi qui a toujours gagné son pari dans la poursuite du probable, le virtuose qui a pratiqué avec un tact consommé le grand art perdu de la vie. »

Si Christophe Colomb existait chez nous de nos jours, nous le ferions membre de l'Académie. Quelqu'un qui est bien sûr d'en être, c'est le général qui nous ramènera un jour la victoire. En voilà un que nous ne chicanerons pas sur sa prose et qui nous paiera tout d'abord un sujet fort académique. Comme nous le nommerons par acclamation, sans nous inquiéter de ses écrits !

« Oh ! la belle séance que celle où on le recevra ! Comme les places y seront recherchées ! Heureux celui qui la présidera !... »

Ne semble-t-il pas que Renan ait prophétisé, il y a trente-deux ans, ce qui se produira peut-être demain ?

E. CH.

LE TRIBUNAL SURSOIT A STATUER SUR LA REQUÊTE DE M. CHARLES HUMBERT

Une instruction au criminel étant ouverte contre Bolo, il faut en attendre les résultats.

De longtemps, la grande salle d'audience du tribunal de Commerce ne s'était trouvée avoir une aussi nombreuse assistance que celle qui s'y pressait hier après-midi. C'était l'annonce de l'assignation de M. Charles Humbert, directeur du Journal, contre Bolo pacha qui avait attiré tant de curieux.

Dès midi, M. Jacques Bonzon pour Bolo pacha, et M. Taupin, agréé, pour M. Charles Humbert, étaient présents. Toutefois, ce ne fut que vers deux heures que l'affaire fut appelée. Le premier, M. Taupin donna lecture de conclusions tendant à modifier celles qui avaient été primitivement déposées.

« Attendu, dit-il, que le fait par Bolo pacha de demander le versement à un séquestre des 5.500.000 francs implique la reconnaissance de la nullité d'association. »

Et il demanda au tribunal « de lui décerner acte de ce que Bolo pacha a requis la nomination d'un séquestre avec mission de percevoir les 5.500.000 francs et de ce que cette mesure a été ordonnée d'un commun accord des deux parties. »

M. Jacques Bonzon répondit par les conclusions suivantes :

« Attendu que M. Charles Humbert a assigné Bolo pacha en nullité des conventions verbales conclues entre eux et selon lesquelles Bolo pacha lui confiait environ six millions de francs ;

« Attendu que M. Humbert semble adopter le système d'une erreur sur la personne morale de son contractant, Bolo pacha lui étant apparu, quand il a contracté avec lui, comme un bon Français, alors qu'il apparaît aujourd'hui comme un traître, ayant vendu sa patrie à l'Allemagne ;

« Attendu que M. Charles Humbert ne craint pas de publier dans son important journal l'assignation où il porte cette épouvantable accusation contre un homme qui n'est pas encore jugé et qui se vante d'être son innocence ;

« Attendu, en outre, que M. Charles Humbert essaie de donner le change à la justice et au public en prétendant qu'il a offert depuis des semaines de rembourser l'argent qu'il tient de Bolo ;

« Qu'en réalité il a gardé constamment une double attitude, juridiquement, tombé sous la main à donner et retenir sa part ;

« Que cependant, hier 11 octobre 1917, par une ordonnance de référé, à déposer les millions litigieux entre les mains d'un séquestre, M. Pellégrin, M. Humbert se garde bien, ce matin même, de publier ladite ordonnance et prétend seulement que la citation en référé implique de la part de Bolo pacha l'aveu et la reconnaissance formelle de la nullité de leurs conventions ;

« Que l'aveu de Bolo s'est fait de donner acte hier de ses protestations contre cette prétention, laquelle est puérile ;

« Que, en effet, le référé ne touche jamais aux droits des parties et la nomination d'un séquestre reste purement conservatoire ;

« Attendu qu'en réalité M. Humbert cherche seulement à prendre l'attitude de la dupe de Bolo pacha, à se cacher derrière ces hautes personnalités qui lui auraient recommandé Bolo pacha, personnalités qu'il omet prudemment de nommer, et a gardé pour lui-même les dividendes d'un argent qu'il prétend maintenant venu d'Allemagne ;

« Que toutes ces allégations atroces auront leurs conséquences pour leur auteur, mais que l'heure des réparations n'est pas encore arrivée pour Bolo pacha ;

« Que celui-ci est actuellement déferé à la justice militaire ;

« Que le criminel tient le civil en l'état ;

« Par ces motifs :

« Surseoit à statuer jusqu'à la fin de l'action criminelle ouverte par la justice militaire contre Bolo pacha ; donner acte au concluant des qualités que Bolo pacha entend demander en temps voulu la réparation matérielle et morale que méritent les accusations atroces portées par M. Charles Humbert contre lui. Sous toutes réserves de tout autre moyen de fait et de droit.

Le tribunal, après une courte délibération, adoptant les conclusions de M. Bonzon, déclara :

« Attendu qu'il est constant qu'une instruction est ouverte au criminel contre Bolo pacha, qu'il convient pour la bonne administration de la justice de surseoir à statuer. »

En vertu du principe juridique : « Le criminel ne peut intervenir tant que la justice militaire n'aura pas dit son dernier mot touchant l'affaire Bolo pacha. » — ALFRED BOUGNIER.

M. Charles Humbert estime suspecte la provenance des fonds avec lesquels M. Lenoir avait acheté le « Journal »

Dans son dernier article du Journal, M. Charles Humbert demande avec insistance d'où venaient les dix millions que M. G. Desouches et M. Pierre Lenoir avaient affectés à acheter le Journal.

M. Humbert déclare s'être livré à une enquête approfondie sur ce sujet, mais il n'a pu aboutir à une certitude.

Une seule chose est certaine, dit-il, c'est que ces dix millions ne provenaient pas, comme le prétend M. Desouches, de la fortune de M. Lenoir père.

On est vraiment conduit à se demander quels peuvent bien être les souscripteurs véritables et quel intérêt ils ont à cacher si soigneusement leur personnalité derrière ce double écran d'actionnaires fictifs.

Le directeur du Journal ajoute ensuite que les conditions dans lesquelles le versement a été effectué lui paraissent anormales. Ce versement a été opéré en trois fois en billets de banque de toutes valeurs, et cela, d'après le directeur du Journal, prouve tout au moins que les acheteurs avaient intérêt à cacher l'établissement d'où provenait cet argent.

Encore un problème à résoudre.

M. Léon Daudet a terminé sa déposition

Le capitaine Bouchardon a continué, hier matin, de 10 heures à midi, l'audition de M. Léon Daudet.

Le directeur de l'Action Française, poursuivant sa déposition, est revenu au palais à 2 heures. A 4 heures 1/2, celle-ci était terminée. Elle n'avait pas nécessité moins de neuf séances.

Il se pourrait, toutefois, que le capitaine Bouchardon entendît ultérieurement M. Daudet à la suite de l'audition prochaine d'un certain nombre de témoins.

UN GRAND DÉBAT SUR L'ŒUVRE DIPLOMATIQUE DE LA FRANCE

M. Briand montre notre cause devenue la cause de l'humanité.
M. Ribot dénonce le dernier piège que l'Allemagne nous a tendu sans succès.

Le débat d'hier à la Chambre a été intéressant à plus d'un titre. D'abord, deux des hommes d'Etat qui, depuis la guerre, ont assumé la direction de notre politique extérieure, M. Aristide Briand, ancien président du Conseil, et, après lui, M. Ribot, ministre actuel des Affaires étrangères, ont mis en relief l'action de notre diplomatie et en ont montré les résultats. En second lieu, M. Ribot a fait à l'Assemblée une importante déclaration qui, sans surprendre personne dans les milieux informés, montre les dernières manœuvres d'ennemis dans le désarroi :

« Hier encore, a dit le ministre des Affaires étrangères, l'Allemagne faisait murmurer ça et là que si le gouvernement français voulait s'aboucher avec elle nous pourrions compter sur la restitution de l'Alsace-Lorraine. »

Aux applaudissements de la Chambre, M. Ribot a montré le piège grossier, et répété une fois de plus que la France, loyale et résolue, ne conclura qu'une paix dont les conditions auront été arrêtées par tous les Alliés.

Ce que demandait

M. Georges Leygues

M. Georges Leygues interpellait sur notre personnel et notre action diplomatiques. Dans un discours très substantiel et d'une parfaite correction de forme, il demanda au gouvernement d'intensifier son action pour donner à la conduite de la guerre plus de fermeté et de résolution.

Au Quai d'Orsay, qu'il tient pour une institution vénérable, M. Georges Leygues ne ménagea pas ses critiques.

Cette maison n'est animée que par des souvenirs, dit-il. On y travaille beaucoup mais mal. Sa méthode, ses traditions sont surannées et caduques. Il faut la revivifier, y laisser circuler un air nouveau, ouvrir toutes grandes les portes et les fenêtres, et y faire entrer aussi un peu de la rumeur de la rue pour y apprendre qu'à côté de la vie muette des archives, des mémorandums et des notes il y a la vie, la vraie vie qui palpite et qui crie.

Très applaudi, M. Leygues passa à nos représentants diplomatiques :

Il y a, dit-il, parmi eux des hommes éminents. Mais il en est d'autres aussi, il faut bien le dire, qui ne sont pas en état de servir leur pays avec l'activité et l'autorité nécessaires. Ils vivent à l'étranger, dans un cercle fermé, sans contact avec des éléments utiles à connaître. Ils ne savent ni voir assez tôt, ni sentir ces grands courants d'opinion qui parfois soulèvent et entraînent les esprits. En somme, notre corps diplomatique qui nous a rendu par certains côtés d'éminents services ne s'est adapté ni assez vite, ni assez complètement, aux conditions de guerre, de cette guerre qu'il n'avait pas prévue. Il n'a modifié ses habitudes, ni assez complètement, ni assez vite. Son mot d'ordre a semblé être trop souvent : « Silence et discrétion. »

La Chambre entendit M. Jacques Chauri, qui adressa à la « carrière » d'assez vives critiques, puis M. Marius Moutet, qui souligna que la responsabilité des fautes politiques pesait sur les ministres plus que sur le personnel. L'intervention du député socialiste du Rhône amena M. Aristide Briand à la tribune.

Un discours de M. Aristide Briand

Très nettement, l'ancien président du Conseil revendiqua la responsabilité des directions qu'il donna à notre diplomatie, demandant à la Chambre de juger celle-ci sur les résultats obtenus.

« Les résultats, s'écria-t-il, c'est successivement, après l'Angleterre, l'Italie venant à nos côtés, déclarant la guerre à l'Autriche d'abord, à l'Allemagne ensuite. C'est le Japon, c'est la Roumanie ! Et c'est ce grand et noble pays des Etats-Unis. Et depuis, successivement, presque tous les pays du monde. Et c'est pourtant la cause des Alliés grandissant, s'illuminant, apparaissant comme la cause de l'humanité elle-même.

En temps de guerre, les directions gouvernementales sont les seules qui valent. En face d'adversaires sans scrupules, il est préférable que notre diplomatie opère avec réserve. Son attitude d'ailleurs est appréciée comme il convenait en Amérique et chez les neutres.

Après un hommage à MM. Paul Cambon, Barrère et Jusserand, M. Aristide Briand en vint à certaines formules :

« On a dit, s'écria-t-il : « Il ne faut plus de diplomatie secrète. » La formule est séduisante. Elle provoque l'approbation et les applaudissements. Eh bien, la vérité, c'est que cette formule ne signifie rien du tout ! Le jour où un pays avouerait à la face du monde que son action diplomatique sera transportée sur la place publique, ce pays aurait une tâche d'autant plus simple qu'il serait évident qu'il n'aurait plus de diplomatie du tout !

Ces déclarations ne pouvaient obtenir l'approbation des socialistes. A l'extrême-gauche, les interruptions et les protestations se mirent à pleuvoir. Avec philosophie, M. Aristide Briand constata cette hostilité :

« Vous continuez à me traiter comme si j'étais encore président du Conseil, dit-il à ses interrupteurs.

Un éloge de notre diplomatie

Chaleureusement applaudi sur la plupart des bancs de l'Assemblée, l'ancien président du Conseil conclut :

« La figure de la France dans cette guerre est noble et rayonnante. Nos ambassadeurs et nos agents diplomatiques ont exécuté fidèlement les instructions du gouvernement et ont contribué à établir la bonne situation où nous sommes. Pour le temps de paix, je pense qu'il faudra ajouter quelques nouveaux organes à notre diplomatie. Vous voyez les diplomates d'autres pays menant une vie fastueuse, dépensant des millions et des millions... Vous les voyez recevoir. Quand vous examinez la question, dites-vous bien qu'à ces agents ayant à évoluer dans un domaine plus large et occupant une situation élevée vous devez accorder le traitement correspondant.

M. Ribot répondit à l'interpellation. Il ren-

dit, lui aussi, un hommage à notre corps diplomatique :

« En Angleterre, dit-il, on regrette de n'avoir pas certaines de nos institutions ; telles que le concours à l'entrée de la carrière, et on y tient nos ambassadeurs en haute estime.

A ce sujet, M. Ribot cita une anecdote : Un jour, à Berlin, on disait devant l'ambassadeur britannique en parlant de M. Taft : « Voilà un homme ! » Et l'ambassadeur répondait : « Mais si Cambon était là, vous verriez comment avec son petit doigt il nous conduirait tous ! »

Les dernières manœuvres de l'ennemi

Comme l'avait fait M. Aristide Briand, le ministre des Affaires étrangères montra les résultats de l'action de nos représentants à l'étranger :

« D'un côté, dit-il, un pays répudié, renié par l'immense majorité du monde entier. De l'autre, une entente appuyée par toutes les nations. C'est là un sujet de grave inquiétude pour le gouvernement allemand, car tous ces pays qui s'isolent de l'Allemagne lui fournissent les matières premières sans lesquelles elle ne peut vivre. Si donc l'Allemagne ne cède pas, elle sera retirée de la communauté humaine.

« A quoi en est-elle réduite en ce moment ? A l'espoir de diviser et de dupier les Alliés par les manœuvres auxquelles elle se livre.

« Hier, l'Autriche se disait décidée à faire la paix, en nous accordant de larges concessions, mais elle laissait de côté l'Italie, avec l'idée que celle-ci pourrait alors se retourner contre la France.

« Hier encore, l'Allemagne faisait murmurer ça et là que si le gouvernement français voulait s'aboucher avec elle nous pourrions compter sur la restitution de l'Alsace-Lorraine. (Mouvement.)

« Piège trop grossier, dans lequel nous ne sommes pas tombés ! Alors elle a jeté le masque, et nous avons eu la déclaration de Kuhlmann : « Jamais ! » Cette parole a au moins le mérite de la franchise et de la clarté, elle empêche toute équivoque. Aujourd'hui tout est clair et précis : nous aurons la victoire et nous aurons l'Alsace-Lorraine ! »

La Chambre tout entière éclata en applaudissements.

M. Ribot affirma, en terminant, notre accord complet avec nos alliés qui sont, comme nous, loyaux et résolus.

La fin de la séance fut marquée par quelques incidents entre la droite et les socialistes, ceux-ci reprochant aux catholiques d'avoir envoyé un délégué au congrès de Grenade où siégeaient des ecclésiastiques allemands.

Finalement, la Chambre adopta, par 361 voix contre 113, l'ordre du jour suivant présenté par M. Georges Leygues et accepté par le gouvernement :

La Chambre, résolue à donner à la guerre, qui entre dans une phase nouvelle, une direction politique vigoureuse, basée sur un plan d'ensemble concerté avec les Alliés ; à réaliser d'urgence dans l'organisation et dans les méthodes de travail du ministère des Affaires étrangères ainsi que dans le recrutement du personnel diplomatique et consulaire les réformes dont l'expérience de la guerre démontre la nécessité ; approuvant les déclarations du gouvernement et repoussant toute addition passée à l'ordre du jour.

Séance mardi.

Léopold BLOND.

Le président Machado sur le front des troupes portugaises

Après avoir visité Verdun et Reims, le président de la République portugaise et M. Poincaré ont parcouru, avec les généraux Franchet d'Espèrey et Humbert, les régions reconquises entre l'Oise et Nesles.

Au début de la matinée, une entrevue avait été ménagée au chef d'Etat portugais avec le général Pétain. M. Ribot a tenu également à venir saluer M. Machado ; le ministre des Affaires étrangères a pu ainsi rencontrer M. Afonso Costa, président du Con-



LE GÉNÉRAL TAMAGNINI
commandant le corps expéditionnaire portugais
seil, et M. Soares, ministre des Affaires étrangères, avec lesquels il s'est longuement entretenu.

Après une revue qui a eu lieu sur la place de Nesles, les deux chefs d'Etat, toujours accompagnés des ministres portugais et de M. Barthou, se sont rendus au quartier général du corps expéditionnaire portugais, où ils ont passé devant le front d'un important contingent de troupes alliées. M. Poincaré a vivement félicité le général Tamagnini de la belle tenue de ses soldats.

SITUATIONS
Brochure envoyée franco
PIGIER, 53, rue de Rivoli, Paris

LES CONTES D'EXCELSIOR

KULTUR

PAR

JEAN REIBRACH

Le capitaine X..., prisonnier en Allemagne, au commandant Z..., en France.

Comment j'ai pu glisser ce mot dans la lettre que l'adresse, sous le sceau de l'autorité allemande, Frieda Spielhagen, l'explication en est très simple. Je suis détenu dans une forteresse ; Frieda est la nièce du commandant ; et, comme le camp de prisonniers dont nous traitions en France les prisonniers lui donnera toute satisfaction sans que tu aies à manquer à aucun devoir ; mais, de mon côté, je bénéficierai de mainte faveur, car elle fait de son oncle tout ce qu'elle veut.

Quant au motif de ma détention, le voici : Au camp de Y..., d'où je t'écrivais dernièrement, une insignifiante intempérance de langage m'avait valu d'être mandé à la commandantur. Un jeune lieutenant m'y reçut qui, après m'avoir interrogé d'un air rogue, alla rendre compte à son chef.

Je me trouvais seul dans le bureau, avec un scribe à lunettes penché sur des papiers, lorsqu'une discussion, une dispute même, ou dominait, tour à tour supplante et irritée, une voix de femme, s'éleva au dehors sur le palier. Et soudain, malgré les efforts du planton qui tentait de la retenir, une dame fit irruption dans la pièce. Vêtue à la fois avec richesse et extravagance, fardée outrageusement, elle avait passé la cinquantaine ; mais, surtout, elle était ivre, d'une ivresse qui, tout de suite, se déversa en un déluge de paroles et de larmes. Elle voulait voir le lieutenant et, prenant à témoin tantôt le scribe, tantôt moi-même, elle parlait d'un long voyage qu'elle venait de faire, de lettres demeurées sans réponse, et de la noire ingratitude de son Karl. La mère du lieutenant, pensais-je.

Et je n'assistais pas à cette scène sans quelque gêne. Mais voici que les confidences se poursuivaient, et que la situation m'apparut enfin dans toute sa beauté. Le lieutenant, avant la guerre, était étudiant. Sans fortune, il avait, conformément à une pratique courante, inscrit dans le Lokal-Anzeiger une annonce ainsi conçue : " Jeune étudiant, physique agréable, serait reconnaissant à personne, même d'un certain âge, qui l'aiderait à continuer ses études. " J'avais devant moi la personne d'un certain âge.

— Oh ! d'abord, confessait-elle, je n'ai pas eu à me plaindre. Il se faisait bien payer des notes de bière par des filles de brasserie, mais je sais me montrer raisonnable, d'autant plus qu'il finissait toujours par me revenir. Mais du jour où la guerre en a fait un officier, toutes les jeunes filles lui ont couru après, même les "backfisch" qui vont encore en classe, une natte dans le dos. Et moi, il me dédaigne ; il n'a plus besoin de mon argent, et il compte aller faire fortune en France !

Certes, je n'étais pas sans connaître, en même temps que la langue, un peu des mœurs de la vertueuse Allemagne. Comme d'autres, j'avais coudoyé à Nancy ces filles d'outre-Rhin, à la fois espionnes et qui, la dot nécessaire amassée par des moyens invouables, retournaient au pays, épousant un sous-officier et, plus tard, devenues, à la retraite de leur mari, quelque chose comme " Madame la Secrétaire ", constituant un des éléments distingués de la petite bourgeoisie des villes. Cette ignominie, dit moins, n'atteignait qu'une tourbe méprisable. Mais qu'un officier, un membre de cette caste qui, chez les nations civilisées, appartient à l'élite, fût déchu à ce degré d'abjection ! Je me sentais rougir de colère, de dégoût, de honte aussi pour lui-même ; et, m'efforçant de ne plus entendre, je me détournai vers la fenêtre.

Un bruit de pas, en annonçant le retour du lieutenant, vint accroître mon malaise. La porte s'ouvrit en effet. J'entendis un cri : — Ah ! mon Karl ! Je te retrouve enfin !

La réponse ne tarda point, sèche, brutale : — Cette femme dehors ! ordonnait l'officier. Le scribe se précipita, le planton accourut. Il y eut des supplications, des injures, des cris de bête égarée. Puis, la porte claquée, le bruit alla s'éloignant par les escaliers.

A tant, j'avais dû finir par me retourner. Le lieutenant avait allumé un cigare ; il en mordait le bout rageusement, sa moustache rousse frémissait sur sa lèvre, et d'abord il jeta sur moi, du haut de son monnaie, un regard mauvais. L'opinion de ses hommes, évidemment, il s'en moquait, et son cas, sans doute, était à leurs yeux plutôt honorable ; mais mon propre jugement, celui d'un officier français, le préoccupait.

— C'est, me dit-il, une pauvre folle qui voit dans tout le monde un ami qu'elle a perdu !

— Elle parlait si vite, répondis-je, que même si j'avais écouté je n'aurais pas compris.

J'eus conscience trop tard de la maladresse de cette défaite, dont l'invasivance même comportait l'aveu d'une réprobation ; et je vis bien, au regard soupçonneux qu'il attachait sur moi, qu'il n'était point dupe. Revenant à mon affaire, cependant, il m'annonça que le commandant voulait bien, pour cette fois, user d'indulgence et ne m'infliger qu'une simple retenue sur ma solde.

— Seulement, ajouta-t-il lentement en me tenant sous le feu de son monnaie, je vous engage à tenir votre langue désormais. Vous savez la rigueur des consignes. La moindre imprudence peut faire partir le fusil d'un factionnaire !

Il en avait trop dit. Je compris qu'il ne me pardonnait point d'avoir connu son infamie et que je ne tarderais pas, sous un prétexte, à recevoir quelque balle dans la tête.

Ma première pensée fut de tenter une évasion. J'en eus vite reconnu l'impossibilité. C'est alors qu'une idée s'offrit à moi, l'idée à peu près du chemineau qui, l'hiver venu, commet quelque méfait pour obtenir l'hospitalité d'une prison. Dès que l'occasion se présenta, je refusai le salut au commandant du camp et j'eus soin d'aggraver mon cas par une réplique dénuée de respect. Le résultat ne se fit pas attendre : conseil de guerre, condamnation, forteresse. C'est-à-dire, dans mon cas, le rêve, l'abri, l'asile, le salut enfin. Quant à la durée de ma peine, cinq ans, elle m'importe peu ; le terme en sera marqué par notre victoire.

Jean REIBRACH.

BÉNÉDICTINE "la grande LIQUEUR FRANÇAISE" TONIQUE - DIGESTIVE

5 HEURES DU MATIN

L'AVANCE ANGLAISE AU NORD-EST D'YPRES

Nos alliés s'emparent d'un grand nombre de localités organisées, de fermes et de points d'appui.

OFFICIEL BRITANNIQUE. — 22 heures. — Malgré la pluie, qui est tombée la nuit dernière en abondance, nos troupes ont pu effectuer leur concentration et commencer l'attaque à 5 heures 25 ; elles ont progressé sur tout le front qui s'étend de la voie ferrée d'Ypres à Roulers au sud jusqu'au point de contact avec l'armée française à la lisière sud de la forêt d'Houthulst.

Sur l'ensemble de ce front, un grand nombre de localités organisées, de fermes et de points fortifiés et de points d'appui bétonnés sont tombés entre nos mains. Nous avons fait en outre de nombreux prisonniers.

La lutte a été particulièrement violente sur la pente de la crête principale à l'ouest de Passchendaele et sur cette crête elle-même au sud du village.

La pluie qui s'était arrêtée un moment a repris dans la matinée avec une violence qui n'a pas cessé de croître au cours de la journée, notre avance s'est trouvée de ce fait ralentie et nous n'avons tenté aucun nouvel effort en vue d'atteindre nos derniers objectifs. Le chiffre des prisonniers faits par nous dans la journée s'élève à cinq cents environ.

Tous les intervalles de beau temps de la journée du 11 ont été mis à profit par nos aviateurs, qui ont reconnu les positions ennemies et poursuivi leurs travaux d'artillerie et de photographie.

De nombreuses bombes ont été jetées sur des cantonnements et nos mitrailleuses ont ouvert de feu de faible hauteur sur l'infanterie allemande occupant les tranchées. Un avion ennemi a été abattu en combat aérien et un autre par nos feux d'infanterie.

Deux aéroplanes allemands ont été en outre contraints d'atterrir désemparés. Cinq des nôtres ne sont pas rentrés.

Un nouveau raid aérien sur la Belgique

LONDRES, 12 octobre. — Un communiqué officiel de l'Amirauté annonce qu'hier après midi, malgré la pluie et les nuages épais, une escadrille d'avions de la marine a effectué un raid de bombardement sur l'aérodrome de Sparappelhoek.

M. Skobelef représentera peut-être la Russie à la Conférence de Paris

PETROGRAD, 11 octobre. — M. Skobelef a confirmé à la Rousskaïa Volia qu'il avait été pressenti par le gouvernement pour assister à la conférence interalliée de Paris.

Une crise ministérielle est probable en Espagne

MADRID, 12 octobre. — Pour la troisième fois depuis mardi, le Conseil des ministres s'est réuni hier et la séance a duré plus de trois heures. Le compte rendu qui a été communiqué à la presse ne fait mention que des mesures d'ordre économique et administratif qui ont occupé l'attention du cabinet.

Malgré la réserve qu'observent les membres du gouvernement, ce n'est plus aujourd'hui un secret pour personne que le retour du roi à Madrid sera peut-être le signe d'une crise ministérielle. La presse madrilène se fait l'écho de ces rumeurs et les déclare fondées. On attribue une importance politique aux entretiens qu'a eues ces jours derniers, et hier notamment, M. Dato avec M. González Besada et M. de la Cierva, anciens ministres conservateurs. (Radio.)

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front français

14 HEURES. — La nuit a été marquée par une grande activité des deux artilleries et par une série de tentatives allemandes sur divers points du front.

Nous avons repoussé un coup de main ennemi à l'ouest de Cerny, tandis qu'une opération de détail, effectuée par nous au nord-est de la ferme Moisy, nous a permis de ramener des prisonniers.

Un coup de main exécuté par les Allemands à l'ouest de Maisons-de-Champagne et trois tentatives de leur part dans la région de Souain-Auberive ont avorté.

Sur la rive droite de la Meuse, la lutte d'artillerie continue dans la région de Bezonvaux.

23 HEURES. — Au cours de la journée, l'artillerie s'est montrée particulièrement active dans le secteur du moulin de Laffaux et dans la région de Craonne.

Des renseignements complémentaires, il résulte que les coups de main ennemis que nous avons repoussés la nuit dernière, dans la région Souain-Auberive ont été exécutés à l'aide d'importants effectifs et précédés par un bombardement de trente-six heures.

Trois attaques ont été menées par des détachements de 140 hommes environ comprenant des "Stosstruppen" et des pionniers. Accueillies par nos feux d'artillerie et le tir de nos mitrailleuses, ces attaques ont donné lieu à de vifs engagements au cours desquels nous avons pris nettement la supériorité sur l'ennemi.

Dix prisonniers sont restés entre nos mains. Les pertes subies par l'adversaire sont particulièrement lourdes.

Rien à signaler sur le reste du front.

Front britannique

13 HEURES. — NOUS AVONS ATTAQUÉ A 5 HEURES 25 CE MATIN SUR UN FRONT D'ENVIRON 10 KILOMÈTRES AU NORD-EST D'YPRES. L'AVANCE DE NOS TROUPES SE POURSUIT D'UNE FAÇON SATISFAISANTE.

Une pluie abondante est tombée toute la nuit.

Front italien

Le mauvais temps persiste sur tout le front.

Dans la région du Colbricon (vallée de Travignola), nous avons, à l'aide d'une mine, endommagé les travaux d'approche de l'adversaire.

Le feu de l'artillerie a été assez intense dans la région de

L'AMIRAL VON CAPELLE DONNE SA DÉMISSION

ON NE SAIT ENCORE SI L'EMPEREUR L'ACCEPTE

Quant au chancelier, sa situation est si menacée que la presse ne se gêne pas pour lui désigner un successeur.

Le Reichstag est ajourné au mois de décembre : c'est un expédient qui reporte à six semaines les difficultés parlementaires mais qui ne supprime pas les difficultés de la politique générale. Celles-ci ne cessent de croître depuis que l'amiral von Capelle a dû avouer au Reichstag les actes de rébellion de la flotte.

De deux choses l'une, en effet. Ou bien l'accusation de haute trahison portée contre les socialistes minoritaires suivra son cours, et Haase sera poursuivi avec ses amis, ce qui pourra devenir le principe d'une agitation d'autant plus grave que la maladresse du gouvernement a rapproché les majoritaires des indépendants. Ou bien l'affaire sera abandonnée, et le gouvernement aura donné une preuve d'incohérence et de faiblesse.

La sédition des marins de la Baltique n'est donc pas seulement un symptôme grave, et le signe d'une démolition qui a eu déjà des conséquences militaires en immobilisant la flotte au moment de la prise de Riga. L'affaire est entrée dans le domaine politique et elle y exerce déjà des ravages.

Michaëlis, Helfferich et von Capelle sont tous trois les plus discrédités. On parle de tous côtés d'une crise de chancellerie. Jamais le chancelier choisi par Hindenburg n'avait été très solide ; mais, par sa médiocrité, par ses compromissions avec les pangermanistes, il est devenu un danger pour Guillaume II lui-même. M. de Kühlmann a posé sa candidature publique à la succession de M. Michaëlis en se faisant applaudir du Reichstag dans son discours sur l'Alsace-Lorraine et en développant sur la paix des idées conformes à celles de la majorité. M. de Kühlmann voudrait être un chancelier de conciliation. Mais ce ne sera pas assez de ces petites habiletés et de cette souplesse diplomatique pour résoudre les difficultés qui s'offrent en foule au gouvernement des Hohenzollern. — J. B.

L'amiral von Capelle donne sa démission

ZURICH, 12 octobre. — La Gazette de Francfort publie un télégramme de son correspondant berlinois annonçant qu'à la suite de l'attitude adoptée au Reichstag par les partis constituant la majorité devant ses accusations contre les trois députés socialistes minoritaires l'amiral von Capelle donnerait sa démission de ministre de la Marine.

D'autre part, on télégraphie de Berlin que la démission de von Capelle annoncée par la Gazette de Francfort a été précédée d'une communication au gouvernement faite par les partis formant la majorité au Reichstag. Ceux-ci ont exprimé leur vif mécontentement de l'accusation portée par l'amiral von

L'Allemagne va proclamer officiellement la création du royaume de Pologne

AMSTERDAM, 12 octobre. — Selon une dépêche de Posen à la Weser Zeitung, le gouvernement allemand proclamera officiellement la constitution du royaume de Pologne le 16 octobre prochain.

La Gazeta Narodowa annonce que le palais royal à Posen est hâtivement mis en état.

Zugna (vallée de Lagarina) et au nord de Tolmino, où des colonnes d'auto-camions en mouvement ont été dispersées.

Fronts russes

FRONT NORD. — Dans la direction de Riga, l'ennemi a pris l'offensive le 27 septembre (10 octobre), ainsi qu'il a été mentionné dans le communiqué précédent, vers 19 heures, après une forte préparation, dans le secteur Spital-Timmermap (sud de la chaussée de Pskow) et a fait reculer un peu les compagnies d'un de nos régiments. Vers 21 heures, nos éléments engagés ont contre-offensé et reprirent d'assaut les tranchées conquises par l'ennemi. A 24 heures, la situation était rétablie.

Le 28 septembre (11 octobre), dans la région de Skoul (au nord de la chaussée), l'ennemi a obligé, par un feu intense d'artillerie, nos avant-gardes à reculer.

Sur le reste du front, fusillade.

FRONTS OUEST ET SUD-OUEST. — Fusillade.

FRONT ROUMAIN. — Le 26 septembre (9 octobre), l'ennemi a attaqué vers 5 heures, après une forte préparation d'artillerie, nos positions situées dans la région sud de Krendoheni (dans la direction de Buzeu) et s'est emparé d'une partie des tranchées, mais une contre-attaque a rétabli la situation.

Pendant la journée du 28 septembre (11 octobre), l'artillerie lourde ennemie a bombardé à plusieurs reprises la ville de Galatz.

FRONT DU CAUCASE. — Dans la direction de Komarh, deux colonnes turques d'environ 100 hommes chacune ont attaqué nos avant-gardes et les ont repoussées, mais nos réserves sont intervenues et ont rejeté l'ennemi.

Dans la direction de Rewandouz, nous avons attaqué le mont Stiakh-Koukh (75 verstes au sud de Urmia) ; les Turcs ont été repoussés et nous avons occupé la position.

Dans la région de la vallée de Seno, une demi-compagnie turque a attaqué nos avant-postes ; arrêtée par notre feu, elle s'est retirée en évitant la contre-attaque.

AVIATION. — Le 26 septembre (9 octobre), le sous-lieutenant Kitchenko a abattu un avion ennemi qui tomba dans les positions ennemies dans la région du bourg de Zdrice (à 10 verstes au sud de Gusiatin).

Le 27 septembre (10 octobre), un de nos aérostats fut attaqué dans la même région par deux avions ennemis. L'aérostat appartenait à l'atterrir quand l'observateur, le sous-lieutenant Malkifoff, se jeta de la nacelle d'une hauteur de 100 mètres ; mais le parachute ne se déploya pas et le sous-lieutenant Malkifoff se tua. L'aérostat est resté intact.

Capelle contre Haase, Dittmann et Vogtherr. Ils estiment, en effet, que si des preuves existent à l'appui des accusations du ministre de la Marine, le gouvernement aurait dû demander au Reichstag de suspendre l'immunité parlementaire des trois députés et de les traduire devant un tribunal ordinaire sous l'inculpation de haute trahison.

Devant ces manifestations hostiles, le ministre de la Marine a donné sa démission, mais l'empereur ne l'a pas encore acceptée. — (Radio.)

Les matelots allemands ne veulent pas servir à bord des sous-marins

C'est ce qui explique, dans une certaine mesure, la révolte de Wilhelmshafen.

NEW-YORK, 12 octobre. — Le correspondant de l'Evening Post à Washington dit que la politique de l'Angleterre de garder absolument secret le nombre de sous-marins coulés a tellement démoralisé la marine allemande que, dans les milieux officiels, on croit qu'une des raisons de la révolte de Wilhelmshafen est l'emploi des marins des cuirassés à bord des sous-marins.

De nombreux marins ont été forcés à la pointe des baïonnettes de s'embarquer sur des sous-marins.

L'amiral de Chair, pendant le séjour de la mission Balfour à Washington, a rapporté aux correspondants des journaux les mesures de force que l'Allemagne employait pour obtenir des équipages pour les nouveaux sous-marins, ainsi que l'inquiétude des familles des matelots qui se trouvent à bord des sous-marins.

Le ministère de la Marine, en fait, est d'avis qu'une situation plus sérieuse que celle annoncée par les dépêches doit exister.

Les mutineries se produisent sur six bâtiments

LONDRES, 12 octobre. — M. George Renwick, correspondant du Daily Chronicle à Amsterdam, télégraphie à son journal quelques détails qui tiennent pour absolument sûrs sur les mutineries récentes dans la flotte allemande.

D'après ces renseignements, l'immobilité complète de la flotte allemande dans la Baltique, à un moment où une belle occasion semblait se présenter — ce qui n'a pas laissé que de surprendre l'opinion en Allemagne — est entièrement due à la démoralisation des marins de la flotte.

Les insurrections auraient éclaté au moins sur six unités importantes de la grande flotte. Non seulement ces unités furent par là hors de combat, mais les autorités eurent lieu de craindre que la contagion ne pût gagner les équipages d'autres vaisseaux.

D'autre part, les autorités navales n'osèrent pas adopter les mesures les plus sévères, parce qu'elles se rendaient compte qu'un tel régime ne ferait qu'aggraver le mal.

Le kaiser est à Sofia

LONDRES, 12 octobre. — On mande d'Amsterdam au Times que le kaiser est arrivé à Sofia le 11 octobre.

Selon la Gazette de Francfort, von Kühlmann, qui vient de se rendre à Vienne, est en route, lui aussi, pour Sofia.

Ainsi se trouve indirectement confirmée la nouvelle de la réunion de la grande conférence, déjà annoncée, qui doit avoir lieu à Sofia et à laquelle participeront les souverains des puissances centrales.

Ce que l'on dit à l'étranger

LA MUTINERIE DE LA FLOTTE ALLEMANDE

La Epoca (de Madrid) : L'obligation dans laquelle s'est trouvé le haut commandement de faire décamer les équipages prouve que la discipline de fer de l'Empire est ébranlée.

C'est un mauvais symptôme à l'entrée de la quatrième année de guerre, alors que l'armée française, au contraire, continue à récupérer même par mètre le territoire envahi de la patrie, et que l'armée anglaise, de son côté, augmente chaque jour son pouvoir offensif. Les victoires méthodiques obtenues dans les Flandres appellent les éloges des critiques militaires.

Les progrès réalisés en Mésopotamie, dissipant le rêve pangermaniste sur Bagdad, méritent aussi d'attirer l'attention. Dans la guerre d'usure que subit l'Europe, les Alliés augmentent sans cesse leurs forces, tandis que les empires centraux sont en déclin.

L'hostilité envers l'Allemagne de toute l'Amérique latine, due à l'influence des États-Unis, comporte en elle une nouvelle cause de faiblesse pour les empires centraux, tant pendant la durée des hostilités que longtemps après la guerre.

L'entrée de l'Amérique en lutte armée marquera, dès le commencement de l'année prochaine, le moment décisif de la guerre.

Une arrestation à la Bibliothèque nationale

On trouve sur le baron d'Engelhardt un télégramme de Guillaume II

A la Bibliothèque Nationale, les gardiens ont remis entre les mains de la police un habitué dont ils surveillaient depuis longtemps les agissements.

Cet amateur arrachait, en effet, des pages et des gravures des livres rares et principalement des ouvrages consacrés à la chasse.

Amené au commissariat de la rue Vivienne le bibliophile déclara se nommer baron Alphonse d'Engelhardt, âgé de 56 ans, ancien député à la Diète de Courlande, domicilié actuellement à Saint-Cloud.

Il a dit avoir agi « par distraction ». On a trouvé sur lui un télégramme, signé : Wilhelm, imp. et rev., daté du 12 décembre 1912, dans lequel Guillaume II remerciait le baron, par l'entremise d'un professeur d'Université allemande, pour l'envoi d'un ouvrage et de gravures cynégétiques.

Une perquisition va être faite à l'adresse qu'il a indiquée. En attendant, M. Morand, juge d'instruction, a fait écrouer le baron d'Engelhardt à la Santé, sous l'inculpation de vol.

Le vice-amiral Lacaze préfet maritime de Toulon

Le contre-amiral Lacaze, ancien ministre de la Marine dans le cabinet Briand, puis dans le cabinet Ribot, vient d'être promu vice-amiral et nommé commandant en chef, préfet maritime du 5^e arrondissement, à Toulon.

L'affaire Turmel

M. Gilbert, juge d'instruction, procédera cet après-midi, à 2 heures, à l'interrogatoire de M. et Mme Turmel, en présence de M. Jacques Bonzon.

Le magistrat a adressé une convocation au fils du député de Guingamp, actuellement aviateur à Sfax (Tunisie). D'autre part, M. Turmel a été autorisé à rendre visite à ses parents.

Bourse de Paris du 12 octobre 1917

VALEURS	Cours précédent	Cours du jour	VALEURS	Cours précédent	Cours du jour
PARQUET			1000	340	341 50
5 0/0 non libéré	88 45	88 45	1000	381	378
5 0/0 libéré	88 45	88 45	1000	399	394 50
3 0/0 non libéré	68 40	68 25	1000	400	400
3 0/0 libéré	61 25	61 10	1000	417	417
3 1/2	83 65	83 65	1000	418	418
4 1/2	322 50	323	1000	418	418
Amis 1907	325 50	325	1000	418	418
Amis 1908	325 50	325	1000	418	418
1000	542 50	540	1000	418	418
1000	380	379 50	1000	418	418
1000	265	264	1000	418	418
1000	310	310	1000	418	418
1000	290	289 50	1000	418	418
1000	282	282 25	1000	418	418
1000	230	230	1000	418	418
1000	504	503	1000	418	418
1000	63	63	1000	418	418
1000	67 40	67 40	1000	418	418
1000	48 50	48 50	1000	418	418
1000	112 80	112 80	1000	418	418
1000	65 20	65 20	1000	418	418
1000	60	60	1000	418	418
1000	405	408	1000	418	418
1000	486	490	1000	418	418
1000	588 10	588 10	1000	418	418
1000	774	774	1000	418	418
1000	1140	1145	1000	418	418
1000	441	443 50	1000	418	418
1000	303	305	1000	418	418
1000	188	188	1000	418	418
1000	197	197 50	1000	418	418
1000	473	478	1000	418	418
1000	326 50	326	1000	418	418
1000	330 25	332	1000	418	418

METALLS A LONDRES. — La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili, disponible, 110 ; livrable 3 mois, 110 ; Electrolytique, 124 ; Etain, comptant, 2

LES OBSÈQUES DE LA REINE ÉLÉONORE DE BULGARIE

LES COURS

— LL. MM. le roi et la reine d'Angleterre, LL. AA. RR. la princesse Mary, la princesse Victoria et le prince Albert ont assisté, à Sandringham, à une conférence faite par sir Ernest Shackleton sur sa récente expédition au pôle antarctique.

— Le duc des Abruzzes vient d'arriver à Turin.

CORPS DIPLOMATIQUE

— Le duc de Gênes vient de recevoir en audience spéciale M. Rodolfo Nervo, le nouveau chargé d'affaires du Mexique à Rome.

M. Rodolfo Nervo est le frère du grand poète Armando Nervo. Diplomate éminent, il a rendu de grands services à son pays.

INFORMATIONS

— Le baron de Broqueville est de retour au Havre, venant de Paris.

— La princesse Jacques de Broglie, qui s'était rendue en Suisse auprès de ses enfants et y avait été gravement malade d'une pneumonie, est dans un état de santé beaucoup plus satisfaisant, qui fait prévoir un prompt rétablissement.

— Parmi les dernières infirmières américaines arrivées récemment en France et parties aussitôt pour le front se trouvent : miss Mitchell, Mrs Mary S. Lawrence, Mrs Minnie V. Dickins, miss Katherine Lansing, miss Emma S. Lansing, miss Mildred Cowing, miss Wilhelmina Tenney, miss Cornelia B. Knox, miss Lois Brundrod, miss Isabel Anderson, miss M. Waterbury et Mrs B. Walher.

CITATIONS

— Une belle citation :
« Clémence Maurice, lieutenant au 3^e bataillon du 155^e régiment d'infanterie : blessé avant l'attaque du 26 août (cuisse traversée par éclat d'obus), a refusé de se laisser évacuer, a enlevé sa section à l'assaut des positions ennemies, est resté en ligne jusqu'à la relève de sa compagnie, montrant à ses hommes le plus bel exemple de courage. »

NAISSANCES

— Mme Haefner de Quatrefoies a donné le jour à deux filles : Françoise et Monique.

MARIAGES

— En l'église Saint-Thomas-d'Aquin a été célébré, hier, le mariage de M. René Barth, ingénieur de la marine, décoré de la croix de guerre, fils du docteur Henri Barth, médecin de l'hôpital Necker, et de Mme, née Voisin, avec Mlle Françoise Monroe, fille du général Monroe, commandant la 69^e division, et de Mme, née Bergasse.

La bénédiction nuptiale a été donnée par l'abbé de Cabanoux, curé de la paroisse.

— Dans l'intimité a été béni, en la cathédrale d'Angers, le mariage du lieutenant Claude de Solère, du 21^e génie, avec Mlle Denise Liroux.

Le Souverain Pontife avait daigné envoyer sa bénédiction aux jeunes époux.

— On annonce le prochain mariage de Mlle de Montferrand avec le maréchal des logis Henri de Susanne.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

Du comte de Lorencez, qui vient de mourir au château de Laas, près de Sauveterre-de-Béarn, dans les Basses-Pyrénées, des suites d'une congestion pulmonaire. De son mariage avec Mlle Andrée Bocher il laisse un jeune fils. Le défunt était l'arrière-petit-fils du maréchal Oudinot, duc de Reggio, le petit-fils du général de Lorencez, et le fils du général de Lorencez, qui avait commandé en chef l'expédition du Mexique. Il était le gendre de Mme Gabriel Bocher, le frère et le beau-frère du comte et de la comtesse Henry de La Bassettière, de M. et Mme Jacques Bocher, de M. Gabriel Bocher et de Mme René Ratisbonne.

Du baron L. du Morais, directeur du Crédit Lyonnais à Paris, qui a succombé à Sainte-Foy-Les-Lion.

De M. Augustin Guyau, docteur ès sciences, ingénieur électricien, fils unique du célèbre philosophe Jean-Marie Guyau, petit-fils d'Alfred Fouillée, tué à l'ennemi. Exempté du service actif, il s'était engagé volontairement dès le 10 août 1914.

Prêtre d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures ; dimanches et fêtes, 11 à 12 heures, 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

LES ARTS FRANÇAIS

La nouvelle Revue d'art publiée par la Librairie Larousse vient de consacrer un numéro spécial à la délicieuse exposition Le Dessin dans les Ecoles de la Ville de Paris pendant la guerre organisée par M. Paul Simons au musée Galliera, et qui est prolongée en raison de son succès jusqu'à fin Octobre. On a reproduit dans ce magnifique numéro 128 dessins en aquarelles, dont 23 compositions en couleurs que commentent des articles de MM. A. Develly, Franz Jourdain, P. Simons, L. Lumet, etc. Ce numéro est en vente au prix de 2 fr. 50 chez tous les libraires et à la

Librairie Larousse

13-17, rue Montparnasse, PARIS (6^e)

CRÉDIT FONCIER DE FRANCE

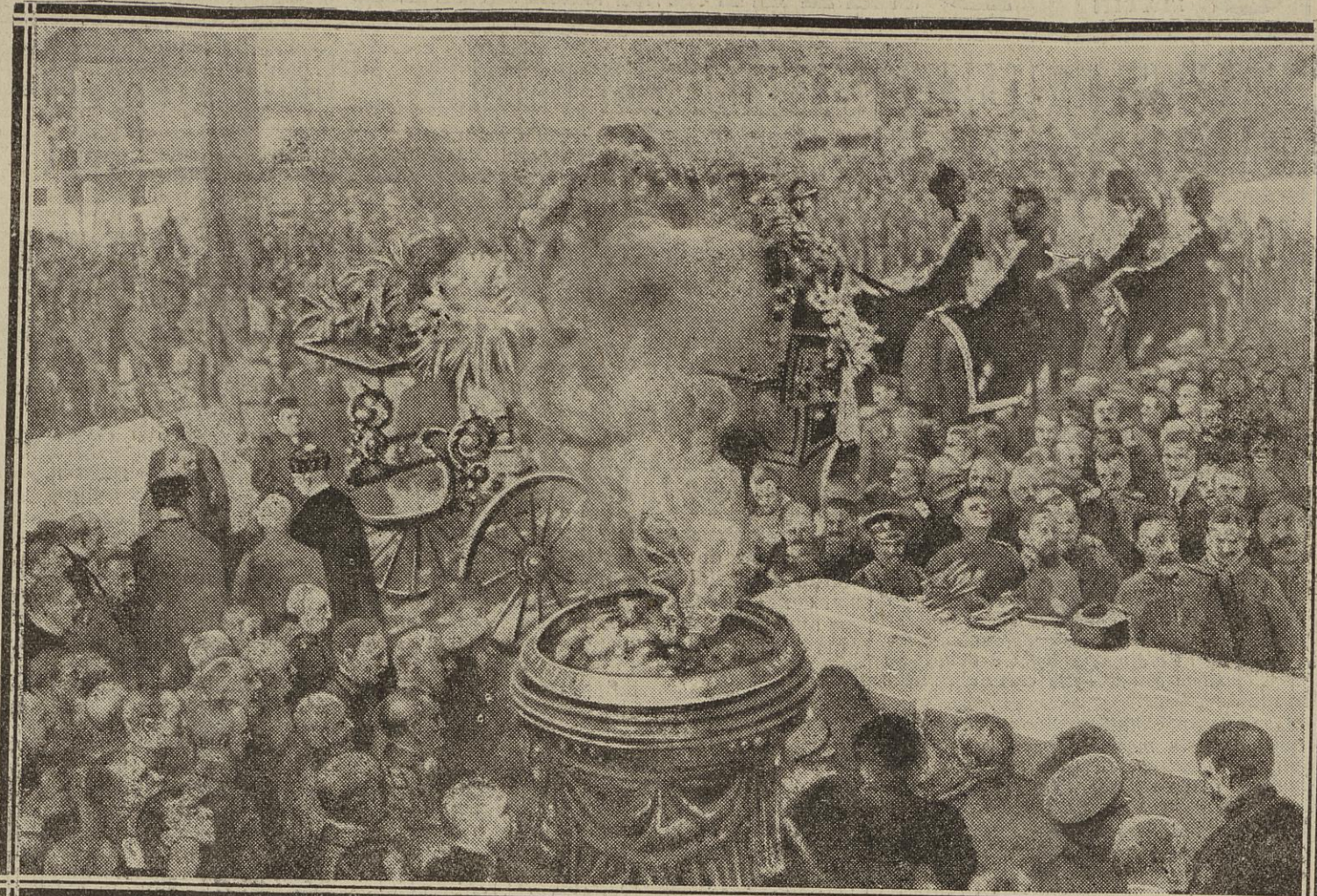
Tirages des 5 et 11 Octobre 1917

Les obligations désignées ci-après sont remboursables par les Lots suivants :

Commune 2,60 % 1899	33.725	150.000 fr.
Commune 2,60 % 1879	369.718	100.000 —
Commune 3 % 1880...	240.365	100.000 —
Commune 3 % 1891...	28.959	100.000 —
Foncier 3 % 1909.....	246.514	100.000 —
Foncier 3 % 1903.....	394.506	100.000 —

La liste complète sera publiée dans le BULLETIN OFFICIEL des Tirages du Crédit Foncier qui paraît le 6 et le 16 de chaque mois et donne les numéros de tous les titres sortis aux 90 tirages annuels, qui attribuent des lots à 5.444 obligations dont 4 est remboursable par 500.000 fr., 8 par 250.000 fr., 6 par 200.000, 5 par 150.000 et 70 par 100.000 fr.

Prix de l'abonnement : 1 fr. par an à adresser : 19, rue des Capucines, Paris.



LE CERCUEIL A LA SORTIE DE L'EGLISE LUTHÉRIENNE DE SOFIA

Les obsèques de la reine Eléonore de Bulgarie viennent d'être célébrées à Sofia, en l'église luthérienne. On sait que la reine Eléonore, née princesse de

Reuss, avait acquis sur le roi Ferdinand une influence prépondérante dont elle se servit pour le déterminer à contracter alliance avec l'Allemagne.

B L O C - N O T E S

Un nouveau portefeuille

M. Lasies voudrait transformer le sous-secrétariat de l'Aviation en un ministère de l'Air. Le titre est beau.

Un sous-secrétariat d'Etat reçoit une indemnité de dix mille francs par an en plus de son indemnité de quinze mille francs.

Un ministre est rétribué à raison de cinq mille francs par mois, ou soixante mille francs par an.

Ce n'est à coup sûr pas à cause de cette différence d'émoluments que M. Lasies propose la transformation dont il s'agit. Elle aurait surtout pour effet de faire du chef de l'aéronautique le maître réel de ses services, ayant toute autorité pour parler aux services accessoires qui lui échappent actuellement. De plus, il aurait entrée permanente au Conseil des ministres et pourrait être adjoint au comité de guerre.

Actuellement, les sous-secrétaires n'ont au Conseil des ministres que ce que l'on pourrait appeler une entrée de faveur ; ils sont de simples auditeurs aux conseils du gouvernement.

Il est amusant de rappeler qu'avant 1905 ils n'y avaient même pas d'entrée du tout. Ce fut M. Dujardin-Beaumetz qui, au moment de l'alerte d'Algésiras, fit observer à M. Rouvier, président du Conseil, qu'en sa qualité de volontaire de 1870 il pourrait peut-être donner d'utiles avis.

M. Rouvier, en conséquence, admit les sous-secrétaires d'Etat au Conseil des ministres.

M. Dujardin-Beaumetz n'eut pas l'occasion d'y donner d'avis militaires. Mais, pour ne pas mentir à son origine, il se désennuyait pendant les séances en dessinant des soldats.

Célébrité allemande

Où s'arrêtera l'enthousiasme allemand pour le maréchal Hindenburg, dont on célèbre en ce moment le 70^e anniversaire ?

Il a une statue hérissée de clous ; les académies l'ont nommé membre correspondant ; les universités, docteur ad honorem ; les villes, citoyens honoraire ; les villages, villageois honoraire ; les bourgs, bourgeois honoraire. Le kaiser lui a décerné toutes les décorations possibles, toutes les croix en métal, toutes les feuilles de chêne avec ou sans glaive.

Il y a des cigares qui portent son nom, des cravates, du papier à lettres, des imperméables, des chapeaux. Il y a des saucisses, des fromages, des vins, des poires, des pommes de terre, des haricots — ou plutôt des ersatzes — qui s'appellent pompeusement Hindenburg.

Il vient de recevoir un nouveau diplôme, celui de vétérinaire ad honorem, que lui a conféré l'école de vétérinaires de Hambourg, comme pour dire que le généralissime ne commande qu'à des bêtes.

Mais la plus belle idée revient aux bouchers de Stettin, qui se proposent de le nommer membre honoraire de leur respectable corporation.

Boucher, c'est parfait. Mais pourquoi honoraire ?

Jeunes espoirs

La Révolution fonda le Conservatoire de Musique et de Déclamation à l'heure même où elle luttait contre toute l'Europe. Nous ne sommes pas inférieurs à nos grands ancêtres. Tandis que les armées de l'Entente infligent chaque jour une nouvelle blessure au monstre tudesque, les compétences s'apprêtent à assurer le recrutement du même Conservatoire. C'est la semaine prochaine que s'assemblera le jury d'admission des futures étoiles.

Que d'émotions en attendant, parmi ceux ou celles qui aspirent à porter le fard, et à briller aux feux de la rampe ! Tout dépend de cette journée : réussir, c'est la fortune ; échouer, c'est retomber dans la mercerie, les leçons d'anglais ou la sténo.

Aussi, que de ressorts on fait jouer pour éviter l'échec !

Empressons-nous d'ajouter qu'on n'a pas recouru à la recommandation. Il y a aussi ce qu'on pourrait appeler les trucs de métier, ces trucs qu'on s'enseigne de génération en génération, comme on s'enseigne au

régiment les trucs pour être « reconnu » à la visite.

Un jeune chanteur du Midi devait passer le lendemain devant le jury. Contrairement à l'habitude méridionale, il n'était pas ténor mais basse.

Il disait à un ami, inquiet de l'événement : — N'aie pas peur, je la connais, moi ! Ce soir, je vais me coller un thapsia sur l'estomac, et, demain, je le leur flanquerais un creux à faire tomber les murailles.

L'envers d'une bonne mesure

Depuis la rentrée des classes, environ quatre mille membres de l'enseignement officiel, mis en sursis d'appel, ont repris leur place à l'école. A coup sûr, l'enseignement y gagnera. Mais il est une catégorie intéressante de travailleurs et de travailleuses modestes auxquels on ne paraît pas avoir suffisamment pensé en ces circonstances.

Les maîtres mobilisés étaient remplacés depuis leur départ. Les remplaçants étaient surtout des remplaçantes : jeunes femmes ou jeunes filles pourvues de leur brevet et que les nécessités nées de la guerre obligeaient à remplir une fonction qui n'était pas la leur.

Pendant trois ans elles ont fait de leur mieux, moyennant un salaire de cent cinquante francs par mois.

Evidemment, elles n'étaient pas des institutrices de premier ordre, car l'art d'enseigner ne s'apprend pas du jour au lendemain ; mais leurs services valaient mieux que rien, et d'ailleurs en trois ans elles avaient commencé à se perfectionner.

Que vont-elles devenir ?

Certes, l'Etat ne peut pas continuer de les payer maintenant qu'il n'a plus besoin d'elles. Mais on peut tout de même se demander comment ces jeunes femmes, ces jeunes filles, ces mères de famille remplaceront les cinq francs quotidiens que leur assurait un minimum d'existence.

Peut-être les usines qui ont aussi besoin de travailleuses instruites en absorberont-elles quelques-unes. Le séjour dans un atelier n'est pas plus pénible que dans une classe où il y a une cinquantaine d'enfants.

Mais les autres... Le plus curieux, c'est qu'en vertu de la loi sur les retraites ouvrières elles subissent une retenue sur leur modeste salaire. Cette retenue leur vaudra une petite pension... à soixante ans.

Le front de Londres

Les Allemands sont persuadés qu'à force d'aller tuer des femmes et des enfants dans les villes et villages anglais ils hâteront la fin de la guerre. Pauvres gens ! Quel ré-



POLICEMEN CASQUÉS

sultat ont-ils obtenu ? Regardez cette photographie. Ils ont fait pousser sur la tête des policiers londoniens des casques de tranchée. Maintenant, les avions peuvent venir et laisser tomber leurs bombes. Les

braves policiers chargés de faire mettre la population civile à l'abri sont capotés.

Et voilà tout l'effet produit par ces raids de « Gothas », assez nombreux bientôt pour qu'on puisse en faire un almanach !

Au Bois, le matin

Est-ce la guerre qui développe les mâles énergiques même chez le sexe faible, est-ce pour toute autre cause : la mode se répand de plus en plus pour les dames de monter à cheval, en cavalier, c'est-à-dire à califourchon, comme des hommes.

Certaines de nos cavalières vont d'un coup jusqu'au bout de l'innovation ; elles revêtent de véritables culottes. D'autres, moins hardies, se contentent d'un vêtement hybride, qui rappelle les jupes-culottes des cyclistes, et forme au-dessus de la botte une sorte de ballon que la brise vient gonfler. Culottes ou jupes-culottes sont noires. Par dessus, on porte une redingote beige, à basques évadées, qui retombe en godets sur la cuisse. Avec le chapeau melon sous lequel les cheveux sont soigneusement relevés l'illusion est frappante. A dix pas, on a tout à fait l'air d'un homme.

La nouvelle mode est-elle seyante, ne l'est-elle pas ? Il y a du pour, il y a du contre, comme pour toutes les modes. Le passant, qui est toujours surpris ou même choqué par les nouveautés, remarque que, sur un cheval à l'échine large, les jambes peu allongées de la femme semblent condamnées à un écart plutôt disgracieux. Il est vrai que, sur un cheval à l'échine maigre, la cavalière paraît posée en équilibre instable.

Au risque de passer pour ennemi du progrès, nous croyons que l'on reviendra à la charmante manière de monter sur le côté, que Catherine de Médicis avait importée chez nous et qui permet de si jolis drapés à la jupe amazone.

La main à la poche !

Tout est affaire de mode, même la générosité. Depuis que feu M. de Montyon a fondé des prix littéraires et des prix de vertu, tous les de cujus qui veulent perpétuer leur nom en désertant leurs collatéraux léguent leur fortune à l'Académie pour encourager de jeunes poètes qu'il faudrait mieux encourager et pour récompenser de vieilles servantes que leurs maîtres paient insuffisamment.

Or, d'une enquête menée par la Grande Revue sur les « Enseignements de la guerre », il résulte notamment que notre industrie était handicapée par les industries allemandes ou autres parce que notre enseignement supérieur technique est insuffisamment doté.

Certes, ce ne sont pas les chercheurs ni les trouvères qui nous manquent. Mais ils opèrent dans des laboratoires désorganisés ou il faut économiser sur le prix des produits et des instruments, tandis qu'en Allemagne l'armée des inventeurs dispose de véritables arsenaux, installés dans des espèces de palais de la science, où il n'y a qu'à étendre le bras pour trouver les produits les plus rares et les instruments les plus délicats en quantité stupéfiante.

Comment remédier à notre pénurie ? On ne peut pas tout attendre de l'Etat, en un pays qui proteste sans cesse contre l'étatisme. D'ailleurs, après la guerre, l'Etat aura suffisamment d'autres dépenses à assumer.

C'est ici que la mode pourrait jouer un grand rôle. Quelle décide que les prix de vertu et les prix de poésie ont fait leur temps, et que le seul moyen chic d'émanciper son nom est de laisser sa fortune à des laboratoires scientifiques, et avant dix ans nos « asiles de sapience » n'auront plus rien à envier aux colossales organisations des Allemands.

Voyons, messieurs les millionnaires, qui donne l'exemple ?

LE PONT DES ARTS

Parmi toutes les belles choses que nous promet l'Opéra pour cette saison, nous aurons la Légende de Saint-Christophe, de Vincent d'Indy ; Sadko, de Rimsky-Korsakoff ; la Tragedie de Salomé, de Florent Schmitt, et Castor et Pollux, de Rameau (que l'Opéra-Comique annonce de son côté). Et il y a à l'étude une Jeanne d'Arc, d'un auteur anglais.

LE VAILLEUR.

THÉÂTRES

Comédie-Française. — La tragédie d'Eschyle *Andromaque et Pélée*, dans la traduction de MM. Silvain et Jaubert, sera donnée lundi 15 et dimanche 21 en soirée, et jeudi 18 en matinée.

Réjane. — Le spectacle actuellement le plus charmant, le plus gai, le plus spirituel est, sans contredit, *Une Revue chez Réjane*, dont l'esprit des auteurs et le talent des interprètes sont constatés tous les jours par des applaudissements chaleureux. Demain dimanche, même spectacle en matinée et en soirée.

Dernières. — Le théâtre Sarah-Bernhardt annonce les trois dernières représentations de *Vautrin*, qui restera au répertoire de cette scène. Les *Nouveaux Riches* reprendront l'affiche mardi prochain.

NOUVEAU-CIRQUE
251, rue Saint-Honoré
Aujourd'hui, matinée et soirée. Nouveaux débuts : Pisluti, Fernand Cochin, Cébron. Formidable programme ! Demain dimanche, matinée et soirée de gala.

Cet après-midi :
Odéon, 2 h. *L'affaire des poisons*.
Edouard-VII, 4 h. *second samedi musical*.
Nouvel-Ambigu, 2 h. 30, *le Système D*.
Scala, 2 h. *Occupe-toi d'Amélie*.
Concerts-Rouge, 4 h. 30, première séance de musique de chambre.

Ce soir :
Comédie-Française, 8 h. 15, *l'Élévation*.
Opéra-Comique, 7 h. 45, *Aphrodite*.
Odéon, 7 h. 45, *L'affaire des poisons*.
Bouffes-Parisiens, 8 h. 30, *l'Illusionniste* (Sacha Guitry).

Variétés, 8 h. 15, *la Femme de son mari*.
Gymnase, 8 h. 30, *Petite Reine*.
Vaudeville, 8 h. 15, *la Revue*.
Châtelet, 8 h., mardi, mercredi, jeudi, samedi, dimanche, 2 h., jeudi et dimanche, *le Tour du monde en 80 jours*.

Palais-Royal, 8 h., *Madame et son filleul*.
Gaité-Lyrique, 8 h., *l'Ordre de l'Empereur*.
Trion-Lyrique, 8 h., *la Fauvette du Temple*.
Ambigu, 8 h., *le Système D*.
Antoine, 7 h. 45, *le Marchand de Venise*.
Attnée, 8 h., *Mon œuvre*.
Grand-Guignol, 8 h. 30, *la Grande Epouvante*.
Michel, 8 h. 30, *Plus ça change...*

Th. Réjane, 8 h. 30, *Une Revue chez Réjane*.
Renaissance, 8 h. 30, *Vous n'avez rien à déclarer*.
Sarah-Bernhardt, 8 h. 45, *Vautrin* (dernières).
Porte-Saint-Martin, 8 h. 15, *Montmartre*.
Cluny, 8 h. 15, *Chantecor*.
Edouard-VII, 8 h. 45, *le Feu du voisin*.
Scala, 8 h., *Occupe-toi d'Amélie*.

Ba-Ta-Clan, 8 h. 30, *la Revue avec Mistinguett*.
et Chevalier, Loc. Bouquet 30-42.
Th. Caumartin, 25, rue Caumartin, Ce soir, 8 h. 30, *Come along ! revue franco-américaine*.
Nouvel-Cirque, tous les soirs, sauf lundi, 8 h. 30 : matinées jeudis, samedis, dimanches et fêtes, à 2 h.

MUSIC-HALLS
Olympia, tous les soirs. Mat. vendredi et dim.
CINEMAS
Gaumont-Palace, 2 h. 45 et 8 h. 15, *Mon doktor*. Loc. 4, rue Forest, 10 à 12 et 15 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

Pour assainir la bouche, Raffermer les dents déchaussées, Calmer les gencives douloureuses, le Coaltar Saponiné Le Beuf est un produit de premier choix. Se méfier des imitations que le succès de ce produit bien français a fait naître. DANS LES PHARMACIES

SAVON blanc Le Kaki. Postal 10 k. 28 fr. mandat d'avance ; c.emb. 29 fr. LOISEL, fab. savon, MARSEILLE

PNEUS A CORDES
PALMER
CRÉATEURS DE LA CHAÎNE TROUSSEAU
24, boulevard de Villiers, Levallois-Perret (Seine)

SAVON BLANC mi-cuit silicaté extra à 2 fr. le k. l'envoie par postal d'essai 10 k. minimum contre mandat de 19 fr. 50 adressé à M. Garrigues, 36, rue Auphan, Marseille. 50 kil., 90 fr.

VILLEGIATURES

La Côte d'Azur

AGAY, DPES CANNES. LES ROCHES ROUGES. Domain, mer. Centre excursions Estérel.

BEAULIEU-S-MER. L'hôtel Métropole est ouv. Vast. parc. Bd de mer

CAP-FERRAT LE GRAND-HOTEL. Le plus grand confort. Magnifique situation entre NICE et MONTE-CARLO.

NICE -CIMIEZ RIVIERA-PALACE

Séjour idéal. — Parc de 30.000 mètres. Service d'autobus entre l'hôtel et le Casino.

NICE ALEXANDRA-HOTEL. Dern. confort. Situation unique contre Grand Jardin.

NICE ATLANTIC-HOTEL. Le dernier construit. Grand confort.

NICE LE GRAND PALAIS et son HOTEL. Bd de Cimiez. Aménagé spécialement pour long séjour. Tout le confort. Restauration bourgeoise.

NICE HOTEL GRIMALDI. Dern. confort. Séjour d'automne. Recommandé aux familles.

NICE HOTEL DU LUXEMBOURG. Promenade des Anglais. — Ouvert toute l'année. HOTEL DES ETRANGERS. Même propriétaire.

NICE HOTEL O'CONNOR, sur jardin. Séjour d'automne. Arrangements pour familles.

NICE HOTEL SCRIBE, rue de la Paix. Plein midi et centre. Toutes les chambres avec salles de bains.

NICE HOTEL WEST-END. Promenade des Anglais. Conf. moderne.

NICE « LA COTE D'AZUR et les Alpes Françaises » publie chaque semaine la Liste officielle des Etrangers. L'Office de la Côte d'Azur renseigne sur villas, pensions, hôtels et sur toute la Riviera. — Reçoit les abonnements pour Excelsior.

La Montagne

VERNET-LES-BAINS (Ouv.-Orient). Thermal ouvert toute l'année. Eaux sulfureuses. HOTEL DU PORTUGAL. Villars. SENEQUE, directeur.

Le gérant : VICTOR LAUVERNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volamard.